

L'INDÉPENDANT

ORGANE RÉPUBLICAIN

Des Îles Saint-Pierre et Miquelon

ABONNEMENT payable d'avance.

St-Pierre, un an 15 francs six mois 8 francs
Pays compris dans l'Union postale un an 18 fr. six mois 10 fr.

Pour les ABONNEMENTS et les INSERTIONS,
S'adresser, au Bureau du Journal, au Gerant

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISANT LE VENDREDI

Prix du Numéro 40 centimes

ANNONCES payables d'avance.

ANNONCES à la 4^{me} page 25 centimes
Prix minimum d'une annonce 2 fr. 50 —
RÉCLAMES (la ligne ordinaire) 50 —

Toutes communications et annonces doivent être remises, au
plus tard, au bureau du Journal, le Jeudi matin à 10 heures.

Ce journal publie les annonces judiciaires légales.

SOMMAIRE.

Dépêches télégraphiques. — Les vœux du Conseil général. — Lettre de M. E. Sire, adressée au Gerant de l'Indépendant. — Le Service sanitaire. — Nouvelles diverses. — Catéchisme républicain. — Feuille Officielle. — St-Pierre en Gascogne. — Mouvements du port. — Lettre de M. March, à l'Éditeur de l'Indépendant. — Choses et autres. — Marées de la semaine. — Annonces et avis.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Les télégrammes suivants reçus de Halifax sont publiés par l'Indépendant sous la réserve qu'il n'entend nullement se rendre garant de l'exactitude des nouvelles que ces télégrammes renferment.

SERVICE ANGLAIS

Halifax, le 26 mars 1887.

Le steamer «Scotia», de la ligne Fabre, ayant à bord onze cents passagers, presque tous italiens, a fait côte sur Long-Island, vendredi; on espère que tout pourra être sauvé.

Un complot anarchiste formé dans le but d'incendier la ville de Vienne, capitale de l'Empire d'Autriche a été découvert par la police.

George Mac-Leod, marchand de bois de construction à St-John, (New-Brunswick), a fait faillite, le passif est énorme.

Les débats sur la procédure parlementaire en matière de déclaration d'urgence, continuent au Parlement impérial britannique. — Sir Michael Hicks-Beach est parti pour Cologne.

Un incendie a détruit la distillerie Bernard à Laith.

Le nihiliste Degaïeff, meneur du dernier complot trâmé pour assassiner le Czar est arrivé en Amérique.

Le Czar se propose d'aller visiter les cosaques du Don et la Crimée.

La Duchesse de Cumberland, sœur de la Princesse de Galles a dû être mise en traitement dans un asile d'aliénés.

Halifax, le 28 mars 1887.

Lundi dernier, l'amendement de M. Morley contre l'urgence du vote du *bill* de coercition a été rejeté, à la première lecture, par 349 voix contre 260, 67 libéraux unionistes ont voté en faveur du gouvernement.

Le yacht *Coronet* est arrivé à Queens-town, dimanche, après une traversée de 14 jours 23 heures et 34 minutes, on s'attend à voir le *Dauntless* arriver avec un retard de 30 heures.

On s'attend à une révolution terrible en Espagne.

Le steamer *Parisian* est arrivé hier soir, avec un millier de passagers.

Le *Newfoundland* est arrivé ce matin.

Le 15^e corps d'armée russe en garnison à Odessa a reçu l'ordre de se tenir prêt à marcher.

Onze alsaciens ont été condamnés pour avoir porté des emblèmes aux couleurs françaises.

Halifax, le 29 mars 1887.

La plus épouvantable tempête de neige qu'il y ait eu cet hiver, vient de suspendre la marche des chemins de fer de Québec-Ontario.

Le *Peruvian* en partance pour l'Angleterre a attendu les trains jus qu'à ce matin, et il est parti sans les passagers de Montréal.

Le nombre des loups-marins est immense aux environs des îles de la Magdeleine (Golfe St-Laurent.)

SERVICE FRANÇAIS

Paris, le 29 mars 1887.

Le Sénat a adopté la loi sur la surtaxe des céréales. La Chambre a voté la loi sur la surtaxe des bestiaux. La Commission du budget après un exposé de la situation présenté par le Président du Conseil et le Ministre des finances a repoussé la proposition faite en vue du rejet des crédits supplémentaires demandés par le gouvernement. Elle a renvoyé l'examen à la Commission des finances. On croit que cette question soulèvera des difficultés assez sérieuses pour le Ministère devant la Chambre.

Le général Farre ancien Ministre de la Guerre est mort.

Une enquête est prescrite sur la communication de documents faite à un gouvernement étranger par un employé de la direction d'artillerie.

LES VŒUX DU CONSEIL GÉNÉRAL

Dans sa session du mois de novembre dernier, le Conseil général, ainsi qu'il le fait d'ailleurs presque toujours, a émis un grand nombre de vœux. Beaucoup trop peut-être.... Certains d'entre eux exigeant sans doute de la part du Département une étude quelque peu approfondie, et ne pouvant recevoir une solution immédiate, et en rapport avec la légitime impatience de ceux qui les ont exprimés. Tant qu'aux autres, appelés à être discutés en Conseil privé, recevront-ils tous une solution? C'est peu probable; et pourtant.....

Et puis, disons-le, chacun de nos Honorables tient (il faut bien paraître s'occuper quand même des intérêts de la colonie) à présenter au Conseil une proposition quelconque. Elle est admise souvent, rejetée quelquefois, mais enfin on a fait quelque chose. En somme, cela n'est point un mal, au contraire.

Les vœux émis par le Conseil général ont tous le même objectif : le bien-être de notre colonie.

Ils se divisent cependant en deux catégories.

Les uns d'un intérêt général ne peuvent recevoir leur sanction que du gouvernement de la métropole; les autres, d'un intérêt purement local, sont soumis par l'administration, aux délibérations du Conseil privé, qui les accueille favorablement ou les rejette.

Nous avons le ferme espoir que les vœux soumis, avec un avis favorable sans doute, à l'examen du Département : nomination d'un médecin pour l'île aux Chiens (1); création d'un tribunal consulaire et d'une cour d'assises, à l'instar de celles de la Métropole; publicité des séances du Conseil municipal, etc. etc., recevront, dans un délai assez rapproché, une solution conforme aux désirs du Conseil.

De ceux-là, ne nous préoccupons donc

(1) Au dernier moment nous apprenons avec plaisir que le médecin pour l'île aux Chiens est enfin nommé et qu'il doit prendre passage sur le *Brac*. Un bon point au Conseil général.

(N. de la R.)

point autre mesure; sachons attendre, ce ne sera pas en vain.

Tant qu'aux autres vœux, appelés ceux-ci à recevoir une solution, après examen par le commandant de la colonie, en Conseil privé, nous avons eu la «satisfaction» de voir que quelques-uns ont été déjà favorablement accueillis, et ont reçu un commencement d'exécution.

Nous disons «satisfaction»..... le mot pourrait être mal interprété par la majeure partie de nos commerçants : hâtons-nous donc d'ajouter que cette satisfaction n'a point été entière. En effet, un des vœux adoptés à la majorité par le conseil général dans sa dernière session, a pour objectif d'imposer les droits entiers (il nous paraît que c'est bien là l'expression dont on s'est servi) à tout bâtiment quel qu'il soit, sans distinction de nationalité, et abstraction faite de la nature du chargement. Les français paient, a-t-on dit, les étrangers doivent payer. Cela est vrai, en principe du moins.

Cette proposition a été adoptée par le conseil privé, et un arrêté s'y rapportant a paru dans la *feuille officielle* du 19 mars dernier. Voilà qui est bien; l'honneur est sauf et le principe «Egalité pour tous», conservera son prestige.

Mais après! Hé bien, après? Interrogez une foule de commerçants, de contribuables, ils vous diront :

Les principes, la théorie sont de grands mots; mais pour nous, humbles travailleurs, ils ne valent pas la pratique des choses; or la pratique conduit à l'expérience, et l'expérience nous a, depuis longtemps, démontré que, vu la situation géographique de notre île, nous devons chercher à attirer, par tous les moyens possibles, les étrangers chez nous, au point de vue surtout de l'exportation.

L'arrêté précité aura-t-il pour conséquence d'augmenter ou de diminuer le nombre des étrangers qui, chaque année viennent, non-seulement, nous apporter une grande partie de ce dont nous avons besoin, tant pour notre industrie que pour notre subsistance, comme les anglais de l'Est et de l'Ouest, mais aussi entrant en re-

FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT
N° 4LE
NAUFRAGE DU WATERLOO

PAR JEAN ALESSON.

VII

Le soir même, le paquebot de Southampton embarquait pour l'Angleterre l'ex-pro-priétaire du *Waterloo*.

Profondément froissé dans sa nationalité, l'Anglais entendait dans son cerveau tinter ses premières appréciations virulentes des Français.

La mer était redevenue calme comme une nappe d'huile mais sir Plough était très agité, lui, il se promenait sur le pont à pas précipités.

Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société de Gen. de Lettres.

Le voyant ainsi troublé, son fils lui dit : — Je regrette beaucoup, mon père, d'avoir dit ce matin à ces marins que nous étions des Anglais.

— Vous avez bien fait, mon cher enfant.

Il prit le bras de son fils et l'emmena dans sa marche forcée. Quand le steamer tourna pour gagner la haute mer, le regard des deux hommes se fixa instinctivement sur la côte de Honfleur.

— C'est là que nous avons failli mourir, dit le jeune homme.

— Oui, mais un brave y est resté pour nous. Endiablés Français!... Quel orgueil... moi qui eusses été si heureux devant Dieu d'aider cette pauvre famille et de tâcher par une reconnaissance inaltérable d'adoucir l'immense malheur qui l'a frappée par nous!... Chassés!... froissés par ce vieil entêté... contraints de nous en retourner chez nous sans avoir pu essayer de payer une si grande action. Regardez cette ville dont nous nous éloignons, mon cher enfant, il y a là sept personnes dans les larmes et dans la misère; j'aurais pu les sauver à mon tour

cela m'est interdit... c'est affreux!... Pauvre garçon!... mort, là pour nous, et sa famille me repousse... Cette pensée me torture...

Et sir Plough suffoquait; son fils, le conduisit doucement dans sa cabine.

— Venez, mon père, vous allez prendre froid, consolez-vous, vous trouverez peut-être un moyen de leur faire du bien; nous le chercherons.

VIII

Une année après ces événements, on lisait sur les maisons du Havre de grandes affiches vertes annonçant une représentation extraordinaire au Grand-Théâtre au profit de la veuve et des orphelins du matelot Pierre Lamardroie, mort à la mer victime de son dévouement.

Les mille francs retrouvés par l'un des enfants, joints à la petite pension du vieux pilote, avaient aidé la petite famille à vivre pendant une année, mais ce temps écoulé, le dernier franc dépensé, la misère aux dents longues rôdait autour de la maison.

C'est alors que la presse havraise orga-

nisa la représentation en question. Elle eut un succès immédiat: les fauteuils d'orchestre avaient été cotés cent francs et les premières loges portées au prix de cinq cents francs. Une maison de banque prit à elle seule toutes les loges ainsi que six rangées de fauteuils. La recette s'éleva à 31,000 f. Certes la somme était jolie; toutefois, placée en rentes, son revenu eût été insuffisant pour faire vivre une famille de sept personnes. Aussi vit-on surgir une bonne œuvre nouvelle. La même maison de banque créa une loterie, qui fut autorisée sur le champ. Cent cinquante mille billets à 1 fr. furent émis. La moitié du produit devait être convertie en lots: un lot de 50,000 fr. un de 10,000 fr. et trois de 5,000 fr. Le succès de la loterie fut égal à celui de la représentation, grâce à la spontanéité d'un client de cette maison de banque qui retint à lui-seul la moitié du total des billets. On tira la loterie et suivant toutes les probabilités, le gros lot, qui devait échoir au plus fort preneur, lui échut effectivement. Mais non seulement ce gros lot ne fut pas gagné, l'ordre encore fut donné d'en verser le

lâche, les américains par exemple, dans le but principal de faire provision de spiritueux? L'avenir le prouvera.

Nous pensons, nous, que le nombre de ces derniers, surtout, diminuera sensiblement. Les transactions s'en ressentiront, et les recettes n'augmenteront pas, croyez-le bien.

Ce n'est pourtant pas cela qu'il faudrait, avec un budget où les dépenses se chiffrent par 400,000 fr. et une caisse de réserve, laquelle bientôt ne sera plus qu'un souvenir. Voilà ce que disent les intéressés.

Ont-ils tort, franchement?

Et les autres vœux, d'un intérêt local émis par le Conseil, que deviennent-ils? Patientons un peu, tout vient à point à qui sait attendre.

Il en est un surtout qui intéresse vivement la population, c'est celui qui a pour objet la modification de l'arrêté du 16 septembre 1867.

Cette modification a été depuis longtemps réclamée dans une large mesure, de nombreuses pétitions ont été adressées à qui de droit; les Assemblées délibérantes de la colonie, ont, à maintes reprises, émis des vœux à ce sujet, et dans sa dernière session le Conseil général, à l'unanimité des membres présents, a voté la modification de l'arrêté en question.

Nous savons tous qu'en décembre 1865, l'Administration, à la suite d'un vœu émis par le Conseil général, avait consenti une légère modification; mais cette modification n'a, paraît-il point suffi, et pour cause.

De nombreuses réclamations ont surgi, des plaintes se sont élevées, et le Conseil général, lequel n'est après tout que l'émanation directe de la population, et qui, pour ainsi dire, sert de trait d'union entre elle et l'administration, le Conseil général a compris, disons-nous, qu'il y avait dans cette modification seulement une demi-mesure, et que cette demi-mesure ne pouvait donner satisfaction, ni aux vœux exprimés par l'Assemblée, ni aux besoins des habitants. Il a donc dû renouveler sa demande.

Qu'est devenu ce vœu et quel accueil a-t-il reçu au sein du Conseil privé?

Nous n'en savons rien, et cependant quatre mois se sont écoulés depuis.

Nous craignons qu'il n'ait subi le sort de plusieurs autres. S'il en est ainsi, ce que nous connaissons bientôt, il est probable que le Conseil général le renouvellera lors de sa session au mois de mai prochain.

Ce sera son droit,

Ce sera aussi son devoir.

Un Intéressé.

L'Indépendant pourrait fort bien se refuser à insérer la lettre ci-après, car il n'a nullement à se reprocher d'avoir, en quoique ce soit, injurié son signataire; mais ce dernier paraît tant ignorer que cette lettre connue de nos lecteurs que nous ne pou-

vons être assez méchant pour le priver de ce plaisir. Nous laissons toutefois à M. Tranquille, le droit d'en relever la péroraison, s'il le juge nécessaire.

Saint-Pierre Miquelon le 23 mars 1887.

Monsieur le Gérant du journal l'Indépendant, Afin de pouvoir rendre le sommeil à l'auteur de l'article inséré dans votre dernier numéro (article me visant personnellement); je viens vous demander, de vouloir bien donner l'hospitalité, dans les colonnes du prochain numéro de votre estimable Feuille aux lignes qui suivent:

La visite que j'ai faite au chef de notre colonie n'a nullement été provoquée par lui; sachant qu'il était d'un accès très-facile, puisque l'Indépendant a fait la gracieuseté d'en prévenir le public dans un article du 18 février dernier. Je suis allé lui faire une visite amicale et je vous assure M. Tranquille que j'ai été parfaitement reçu. Y ai-je passé une heure? C'est ce que je ne saurais préciser. Dans tous les cas, je l'ai prolongée le plus possible, trouvant personnellement un grand charme dans la conversation de notre commandant, et comme il ne m'a pas fait l'honneur de m'écouter en cette circonstance, je puis vous assurer, que si je n'eusse pas craint d'être importun, je l'aurais encore prolongée.

Si vous avez cru qu'il put exister un rapprochement quelconque entre cette visite et ma démission vous avez eu certainement grand tort, étant décidé depuis longtemps déjà à remettre mon mandat, ma profession ne me permettant pas d'apporter tout le temps nécessaire aux besoins de notre municipalité.

Si ces quelques explications ne vous suffisaient pas, M. Tranquille, et ne vous rendaient pas le sommeil que vous dites avoir perdu, la pompe du vapeur que je commande, est et sera toujours à votre disposition, dans le cas où une douche vous serait nécessaire pour calmer la migraine que ma démission vous a causée.

Veuillez agréer monsieur le Gérant, mes salutations les plus empressées.

E. SIRE,

ex Conseiller municipal.

P. S. — Cette lettre adressée à l'Indépendant, il y a huit jours n'avait pas été publiée sous le prétexte d'un vice de forme.

E. SIRE.

LE SERVICE SANITAIRE.

Je le disais bien, l'autre jour, que je n'étais qu'un pauvre contribuable prêchant dans le désert, n'ayant que le droit de payer et de me taire. Tant qu'à ce qui est du droit tout facultatif de me taire, je ne veux pas en user. Je parlerai donc, dussent mes paroles ne pas plaire à M. de Lamotte.

M. le Commandant entend continuer à faire arraisonner quand même, et à vingt francs le cachet, les navires qui n'ont aucun malade. C'est ce que tout administrateur, soucieux des finances des contribuables, appellera une dépense inutile.

Non seulement on veut arraisonner tous les navires, même ceux qui n'en ont pas besoin, mais encore on ne veut utiliser, pour le service des arraisonne-

ments, ni le personnel ni les embarcations du Port. Si j'étais conseiller général, ma réponse à des agissements pareils serait bien simple: « La consigne sanitaire et le personnel du Port n'ayant plus de raison d'être, je demande la suppression, au budget des dépenses, de l'allocation au gardien de la dite consigne et de la solde afférente aux canotiers du Port. »

Cette proposition, si elle était votée, ne ferait peut-être pas rire les intéressés, mais elle procurerait une économie d'environ 6,000 francs qui permettrait, à M. le Gouverneur, de continuer à son aise la subvention qu'il a décidée en faveur du médecin-arraisonneur qui, naturellement, ne sera jamais pris parmi les médecins civils.

A bon entendeur, salut!

×

Si les mesures sanitaires actuellement en vigueur sont préjudiciables à nos finances, sans pour cela protéger aucune-ment la santé publique, elles le sont encore bien davantage au commerce de la Colonie. En voici des exemples:

Le 24 mars, les navires *Niagara*, *Néerlande*, *Railleuse*, *Faucon*, *Bohémia* et peut-être d'autres, arrivés entre 9 et 11 heures du matin, n'ont été arraisonnés qu'à 4 heures du soir;

Le 26, le *Texada*, mouillé entre 10 et 11 heures du matin, n'a eu la libre pratique qu'entre 4 heures 1/2 et 5 heures du soir;

Le 28, l'*Hélène*, mouillée entre midi et 1 heure, n'a été arraisonnée qu'à 5 heures.

Et combien d'autres, que j'ignore, ont peut-être été traités de même!

Voilà des armements qui ont perdu toute une journée à attendre l'arraisonnement qui leur a été imposé!

Et les Pilotes? ... Voit-on ces braves marins condamnés à rester, jusqu'à l'arraisonnement, à bord des navires qu'ils ont entrés? ... Pendant ce temps, d'autres navires entrent au port, sans pilotes, d'où une perte sèche pour ceux-ci; ou bien ces mêmes navires se mettent à la côte, leurs équipages et passagers se noient et cela parce que les pilotes se trouvaient tous confisqués en rade!

C'est à ne pas y croire.

Si M. le Commandant oublie que, pour les armateurs comme pour les pilotes, le temps est de l'argent, il devrait ne pas oublier que l'obligation, imposée aux pilotes d'attendre l'arraisonnement des navires qu'ils ont entrés, peut entraîner à des pertes d'hommes et de bâtiments.

×

A qui doit être imputée la faute de ces retards?

Est-ce au médecin arraisonneur?... Les contribuables paient cependant assez cher ses services pour avoir le droit d'exiger de lui un tant soit peu de zèle dans l'accomplissement de sa mission.

Est-ce au Commandant de la Colonie?... Jusqu'à preuve du contraire, je répondrai affirmativement: il est le Chef suprême, à St-Pierre, de tous les fonctionnaires et c'est à lui qu'il appartient de les obliger à se ployer à toutes les exigences de la situation qu'ils ont acceptée, si on ne la leur a pas imposée.

Il y a un moyen de remédier à cet état de choses, moyen entre les mains de la Commission coloniale. Cette Commission a accordé un crédit de mille francs à la administration pour les besoins du service sanitaire. Elle n'a qu'à prévenir qu'elle ne votera aucun crédit pour ce même service et alors nous verrons revenir au beau temps passé, l'arraisonnement se fera à bord des navires qui auront des malades et seulement à bord de ceux-là.

Que l'on ne dise pas que M. le Commandant passera outre. Il s'agit ici de dépenses facultatives que le Conseil général n'a pas votées et qu'il ne votera certainement pas, j'en suis persuadé.

Tranquille.

NOUVELLES DIVERSES

Après une série de vent d'Est qui accompagné de France sur notre rade une vingtaine de navires avec des traversées de 15 à 18 jours, a succédé une forte brise de vent d'Ouest, nous ramenant en plein hiver. Dimanche dernier a été, en effet, l'une des plus mauvaises journées de la saison hivernale qui, pour notre cher, n'a pas pris fin le 21 Mars.

Ce petit coup de vent a produit un moment d'arrêt dans l'arrivée des navires, puisque depuis lundi, avec une température relativement douce et des vents de la partie du S.O., il n'en est entré qu'un quinzaine.

Il faut dire aussi qu'un second vent, du Sud, s'est également fait sentir mardi soir, et qu'alors a moins bien sûr de sa position et de commodité d'atterrissage, il n'était pas très pressé de venir chercher la terre.

Cependant, malgré la mauvaise saison, qui a fait attendre, mercredi, les pilotes se sont tenus très longtemps au large et ont favorisé la rentrée de 4 navires.

Dans la nuit de Dimanche à lundi, M. L..., sa dame et leurs 4 enfants, venant depuis deux semaines, habiter leur maison de ville, ont failli être complètement asphyxiés par le gaz se dégagant d'un poêle à anthracite dont le dessus était assujéti ou la clef probablement trop serrée.

La domestique, couchée dans une pièce voisine de l'appartement où était ce poêle, qui n'avait encore ressenti au matin qu'une faible malaise, n'entendant depuis son lever aucun mouvement dans la chambre, couchée de ses maîtres donna l'éveil à ses voisins. M. le docteur Frison, prévenu aussitôt, réussit par ses soins prompts et énergiques à éviter une catastrophe. Les enfants sont revenus aisément à la vie, la mère n'a pu se lever que vers 11 heures et quant au père, si nos renseignements sont exacts, il n'a été entièrement hors de danger que dans l'après-midi.

C'est une occasion de signaler la mauvaise habitude, prise à St-Pierre d'avoir un poêle à anthracite dans la chambre à coucher. Cet appareil de chauffage ne serait-il pas un des principaux agents de ces fièvres que l'on ne connaît pas avant son apparition?

montant entre les mains de la famille du sauveur.

La qualité de magicien n'est pas indispensable pour deviner quel pouvait être ce mystérieux client du banquier qui faisait tant de libéralités anonymes. C'était l'honorable sir Plough.

Depuis son départ du Havre, stimulé chaque jour par la vue de ce fils qu'il adorait et qu'il avait failli perdre, sir Plough cherchait un procédé ingénieux pour faire parvenir, de façon à ce qu'ils fussent acceptés, des soulagements à la famille de son bienfaiteur. Ce fut la presse havraise qui le lui suggéra par la représentation à bénéfice.

Et ce procédé avait été le bon, puisque ni la veuve Lemardroic ni le vieux pilote ne se doutèrent jamais de la provenance de tant de bien-être.

Hélas! pourquoi faut-il que les actes les plus nobles, les dévouements les plus chevaleresques, les attentions les plus délicates valant dans l'acquiescement des dettes de apportées ainsi, trop souvent, inaperçus de ceux mêmes qui en sont l'objet?

Le vieux pilote et la veuve accueillirent la fable de la maison de banque comme une réalité toute naturelle, toute logique; elle ne leur inspira, à chacun, qu'une seule réflexion:

— Que ce monsieur qui a acheté soixante-quinze mille billets et abandonné son gros lot doit donc être riche! dit la veuve.

Et le vieillard de répliquer.

— C'est probablement quelqu'un qui veut être député, vois-tu, et qui se fera connaître au bon moment.

Et tout cet argent fut reçu sans plus ample enquête.

Qu'on accuse pas ces braves gens d'ingratitude ni du défaut de clairvoyance. Pierre Lamardroic avait donné sa vie sans marchander. Les gens de mer sont presque tous ainsi; ils reçoivent comme ils donnent sans compter.

IX

Tant d'argent à la fois eût grisé la pauvre femme. L'effet avait été prévu par le généreux donateur et conjuré par lui. Le banquier du Havre avait reçu l'ordre, comme

condition mise aux bienfaits, d'acheter une maison et d'employer le restant de la somme à l'achat de bonnes et solides rentes sur l'Etat.

A la suite de ces petites manœuvres, sir Plough se sentit soulagé. Il respirait. Il eut même un sourire: le premier depuis plus d'un an. La formidable dette était soldée à demi. Il restait bien à régler la partie sentimentale, mais cette partie, bien que plus lourde et plus épineuse que l'autre dans la circonstance demeurait moins pressante.

De son paisible et verdoyant cottage, sir Plough éprouvait un bonheur ineffable à suivre les effets du bien qu'il rendait. Et pour s'entretenir l'esprit dans une si douce occupation, il s'était créé au Havre un agent secret et dévoué, précieux et discret, maître François l'homme vénéré, lui aussi, qui avait dirigé le sauvetage et avait été le trait d'union ostensible entre sir Plough et les Lamardroic. Pour effectuer sa mission, maître François avait dû emprunter la main mignonne de sa fille de treize ans, la meilleure élève de son école; c'est elle qui rédigeait

les petits bulletins compromettants et faisait passer à l'ennemi sous plis cachetés. Les jours de correspondance, toute la famille Française entourait la fillette, qui, assise devant un petit pupitre d'acajou garni de prix, préparait un brouillon à l'approbation paternelle, puis elle mettait au net son œuvre en s'aidant d'un transparent et tirait la langue bien fort. La lettre terminée, elle se levait et allait vingt fois tourner les doigt de sa mère. L'acte accompli, elle paraissait s'en aller, mais elle revenait et allait quatre fois encore la lettre à la poste. Ensuite la lettre tombée dans la boîte on la voyait en route, et l'on se demandait quand il la recevrait. Enfin, maître François repartait en avant, donnant, maître François, le bras à sa fillette et tirant de sa main des bouffées triomphales.

A suivre



Que devient le signal de brume de Galanthy?

Est-il accepté? Est-il refusé? Va-t-on enfin se décider à le changer de place? Va-t-on, *bien à tort*, le laisser dans ce bas-fond?

Autant de questions que tout chacun, s'intéressant à la navigation, se pose depuis trop longtemps déjà. Il est donc très urgent de donner, à l'une d'elle, une solution.

En continuant de rester ainsi dans l'inaction, la saison de brume (*horreur*)! va nous venir, et alors, la dépense faite par le canon dépassera bientôt, sans services bien appréciables pour les navires, le coût des démontage et remontage de ce nouvel appareil qui peut devenir très bon en ne le laissant pas dans l'abîme où il est descendu.

Pensons à la sécurité de nos marins!

Le *Curlew*, après avoir passé près de trois semaines dans les glaces en retournant à St-Jean est enfin dans ce port.

Le *Plover* en est reparti et est attendu sur rade aujourd'hui.

Une lettre signée: «un abonné» est parvenue hier, par la voie de la poste, au directeur de l'*Indépendant*.

Avant de lui accorder la petite place qu'il demande dans les colonnes du journal, nous prions l'auteur de cette lettre, qui a du bon, de vouloir bien donner son nom au Gérant responsable.

L'*Indépendant* saisit cette occasion pour faire savoir qu'il n'insérera jamais aucun écrit, sans qu'au préalable, il en connaisse la provenance.

Un vapeur loup-marinier rentré à St-Jean, rapporte avoir trouvé, dans le détroit de Belle-Ile, des épaves d'un autre vapeur. Entr'autres un morceau portant le nom *Fagle*.

C'est le nom du vapeur commandé par le Capitaine Jackman.

Que sont devenus les 250 à 300 hommes composant l'équipage?

Nous donnons, bien entendu, cette nouvelle sous toutes réserves.

Paris, 20 mars 1887.

Télégramme:

Salomon Notaire

St-Pierre Miquelon.

Médecin Ile aux Chiens nommé, partira par Drac.

Charles Salomon.

Le télégramme ci-dessus semble dire que ce serait à notre nouveau délégué que nous devons la reconnaissance d'avoir obtenu un médecin pour l'Ile aux Chiens.

Les préceptes nous disent de rendre à César ce qui appartient à César, et à M. Dupont ce qui lui appartient; or c'est d'abord à M. Dupont, et aussi aux sentiments unanimes dont sa proposition a été appuyée par le Conseil général en entier, que la section de l'Ile aux Chiens est redevable de ce nouveau bienfait.

A M. Salomon l'honneur d'en avoir le premier transmis la nouvelle dans la Colonie.

Caisse de Secours.

Le *Granvillais* du 6 mars nous apprend que la *Caisse de secours aux Naufragés*, de Granville, vient de répartir une somme de 9,258 francs, entre 98 familles de gens naufragés en 1886.—Nous avons une Caisse de ce genre à St-Pierre, créée par le Conseil général dans sa session de novembre dernier et dont le comité de direction a été nommé par arrêté de M. le Commandant.

Que fait ce Comité?

Il a en caisse, une somme de 3,000 francs sur laquelle il aurait déjà dû prélever des secours que les veuves et orphelins de la dernière campagne attendent avec grande impatience.

Allons, Messieurs les membres du Comité! Un peu de zèle, s'il vous plaît, car la faim n'attend pas!

Jean Valjean.

Actes de probité.

Le 30 mars courant, un paquet de divers effets d'habillement et de papier (certificats et lettres) a été trouvé sur le rivage de la mer près de la cale de M. Rioteau par le sieur Barbédienne (Pierre), gardien de cette habitation qui s'est empressé de les déposer au bureau de police.

Ces effets et papiers ont été remis ce jour à leur propriétaire le nommé Henry (Alexis Olivier), matelot à bord du navire H. L. C. lesquels avaient été déposés dans la chaloupe de ce navire qui a fait naufrage sur l'Ile aux Chiens. *Cherchez* Ce matin le sieur *Olivier* préposé de la douane, a également trouvé dans le baraquement, 5 chaussettes dépareillées, une paire de chaussons en drap noir, un en laine et

un sabot, provenant probablement du même naufrage.

Hier 31 mars, une pièce en or de 21 fr. 60 a été trouvée rue de l'hôpital par le frère *Pierre Chrysologue* directeur des frères de Plœrmel, qui s'est empressé de la déposer au bureau de police.

CATÉCHISME RÉPUBLICAIN

(Suite)

— La paresse n'est-elle pas un vice?

Dans le corps social chaque membre placé, S'il n'a part aux travaux n'a droit aux bénéfices: La paresse bientôt conduit à tous les vices. L'homme oisif est souvent un méchant commencé.

— Quels sont les devoirs du citoyen?

A son pays on doit ses facultés entières, Secours aux malheureux, obéissance aux lois; A ses frères des soins, au monde ses lumières. Qui trahit ses devoirs perd à l'instant ses droits.

— Quels sont les droits du citoyen?

De librement penser, croire, agir, s'exprimer: De posséder les fruits que son travail lui donne: D'être sûr dans ses biens et sûr dans sa personne. Et d'opposer sa force à qui veut l'opprimer.

— La liberté donne-t-elle le droit de tout faire.

La liberté n'est pas ce penchant de nature De repousser tout frein, de haïr tout pouvoir: Elle est le droit d'agir comme on doit le vouloir, La justice est sa règle et la loi sa mesure.

— La propriété est-elle un droit sacré?

Ne désirons jamais ce que possède un autre, Respectons, défendons et sa vie et ses biens, La sûreté de tous nous garantit la nôtre. Besser les droits d'autrui c'est annuler les siens.

— Qu'est-ce que la loi?

La volonté de tous, la règle universelle, L'effroi des malfaiteurs, l'appui des innocents, Respect aux magistrats, ses organes puissants. Siôt qu'elle a parlé, courbons-nous devant elle.

— Qu'est-ce que la Constitution?

Le garant de nos droits, de notre volonté, De nos mœurs, nos devoirs, la règle et la mesure. Républicains! veillons pour la conserver pure? C'est le palladium de notre liberté.

— Suffit-il d'être accusé pour être cru coupable?

Le soupçon, quelquefois, plane sur l'innocence, Suspend ton jugement jusqu'à l'arrêt légal; Ne condamne jamais sur la simple apparence; Sois prompt à croire au bien et lent à croire au mal.

(à suivre.)

FEUILLE OFFICIELLE

Le Commandant de la colonie adresse ses félicitations au sieur Bonniuel, Pierre, pour le courage dont il a fait preuve en se risquant, le 17 mars, sur les glaces afin de porter secours à une embarcation du navire H. L. C.

Une erreur d'impression, non corrigée dans la *Feuille Officielle* du 19 mars nous oblige à reproduire ci-dessous le tableau indiquant les droits de port et taxes accessoires de navigation, annexé à l'arrêté du 14 mars 1887, et paru dans notre dernier n°

DESIGNATION des NAVIRES.	DROITS			
	d'an- crage par navire.	de tonnage par navire	de sautée par navire	de feu par navire
<i>Navires français</i> (1)				
de 20 à 49 tonneaux	6 f. 75			
de 50 à 149 —	11 00	0 f. 25	10 f. 00	»
de 150 et au-dessus ..	13 50			
<i>Navires étrangers.</i>				
de 15 à 49 tonneaux	20 00	0 60	10 00	»
de 50 à 79 —	30 00			
de 80 et au-dessus ..	40 00			
<i>Navires français.</i>				
de 30 à 49 tonneaux	»	»	»	15 00
de 50 à 69 —	»	»	»	20 00
de 70 à 99 —	»	»	»	25 00
de 100 et au-dessus ..	»	»	»	30 00
<i>Navires étrangers.</i>				
de 15 à 49 tonneaux	»	»	»	15 00
de 50 à 69 —	»	»	»	20 00
de 70 à 99 —	»	»	»	25 00
de 100 et au-dessus ..	»	»	»	30 00
<i>Navires français.</i>				
armés dans la colonie	»	»	»	10 00

Nota. — Les navires français expédiés des Etats Unis sont assujettis aux mêmes droits que les navires américains et vice-versa.

Quarantaine du brick-goël *Granvillaise*.

Arrêté du Commandant en date du 23 mars 1887.

ARRÊTE:

Article 1^{er} La durée de la quarantaine au brick-goël. *Granvillaise*, est fixée pro-

posée par l'arrêté précité du 18 mars visoirement à seize jours pleins, à compter du 19 mars au soir, tant pour le navire que pour les passagers débarqués au Lazaret.

A l'expiration de ce terme la Commission sanitaire sera appelée à donner son avis sur l'admission définitive à la libre pratique.

Art. 2. Le navire sera désinfecté, mis en état de propreté parfaite et aéré. Les caisses et pièces à eau seront vidées à la fin de la quarantaine.

Art. 3. Les caisses et ballots de marchandises seront entièrement badigeonnés avec une solution phéniquée.

Art. 4. Les objets de literie du bord seront exposés à l'air chaque fois que le temps le permettra. Tous les objets de laine en service seront désinfectés au moyen de fumigations sulfureuses; les étoffes en toile et en coton subront une

Art. 5. La literie et les vêtements du passager malade seront incinérés.

ST-PIERRE EN GASCOGNE

ANCIEN CONTE BLEU

Dominique Belaguer prit à son tour la parole:

— Je ne sais pas précisément au juste, nous dit-il, lequel de mes quatre oncles, de l'horloger, du procureur du roi, du vétérinaire ou du docteur, frère de ma grand-mère et correspondant de l'académie de Cahors, amusa, certain soir, mon enfance de la parabole que je vais vous conter.

J'en rapporte cependant tout le mérite au médecin, savant *in utroque*, par la plausible raison que, déjà caduc et radoteur, il ne vivait plus moralement que d'anciennes lectures et donnait volontiers dans l'anecdote, infirmité particulière aux décrépitudes intellectuelles.

Mais, de celui-ci ou cet autre, peu vous chaut, n'est-ce pas, amis divers assemblés devant l'âtre. Pour moi je dis, après le bon La Fontaine:

*Voici le fait; quiconque en soit l'auteur,
By met du mien, selon les occurrences;
C'est ma coutume, et sans telles licences,
Je quitterais la charge de conteur.*

Prêtez-moi donc attention, je commence. Au temps vénérable et lointain qui créa les pieuses légendes, rapporte un annaliste oublié, saint Pierre, prince des apôtres, avec le bâton à gourde et les coquilles du pèlerin, parcourait la terre dans le plus strict incognito.

Un matin, à l'aube, étant vers Rouffiac-le-Hableur, en pays cadurcien, il avisa Pascal Viadase qui travaillait à sa vigne.

— Sachons de ce paysan, se dit-il, pour quoi pas un Gascon, — non, pas même un seul! — n'a passé la porte du paradis depuis que j'en tiens les clefs.

Pascal, noir comme une truffe, vigoureux, impertinent et rusé, tel que force gens le sont par ici et ailleurs, affecta d'abord de ne pas prendre garde au nouveau visage qui lui venait.

— Hé! l'homme! fit le divin voyageur, lequel de ces deux chemins mène à Rouffiac?

Le vigneron releva la tête, ouvrit largement la bouche; mais avant de répondre, secoua sur la pierre sèches l'argile de ses sabots, prenant ainsi le temps de composer une phrase prudente.

— *Per mouin armo!* dit-il à la fin en son parler roman, raison ne m'est mie de choisir un chemin plutôt que l'autre?

— Mais quelle direction me recommanderas-tu, brave homme?

— Celle de gauche, peut-être, sans vous commander, bon pèlerin,

— Et pourtant tu prends la droite, habituellement, lorsque tu vas à Rouffiac, deux fois par semaine, boire au cabaret.

La remarque eut désarçonné un Normand. Notre Gascon ne broncha pas.

— Mais à votre tour, répliqua-t-il hardiment, pourquoi vous renseignez-vous sur ce que vous savez bien?

— Pour éprouver ta sincérité.

— Oh! moi, voyez-vous, riposta Pascal d'un ton goguenard, je tiens de défunt mon père, qui le tenait du sien, qu'on perd plus qu'on ne gagne à dire les choses ce qu'elles sont!

— Et ta propre expérience t'a-t-elle confirmée la sagesse paternelle? Trouves-tu parfois à déguiser la vérité?

— Par mon âme! les gens simples et droits ne sont pas si contents et honorés de leur franchise que bon à suivre soit

leur exemple en ce bas monde! Vive le mensonge, puisque les trompeurs seuls fortune, considération et influence!

— L'envie me prend de te faire ger d'avis. Tu me semble intelliger résolu. Veux-tu voyager en ma compagnie? Le vigneron se gratta la nuque.

— Je ne vous connais pas, moi, avec une défiance impolie. Comment vous appelez-vous?

— Céphas-Pétra-Pierre.

— Le premier nom n'est pas fait retenir. Le second à l'air d'une injure pour le troisième qui me va mieux! êtes chrétien, je suppose monsieur Pi-

— Autant que mon patron. Enfin sens-tu à parcourir la contrée avec

— A savoir?... D'abord fixe mes g

— Il n'y aura ni maître ni valet nous. Tu seras mon ami, mon frère, associé. Les bénéfices, mis en commun, seront également partagés au jour de ta séparation.

L'arrangement plut à Viadase.

— Frappons dans les mains, dis-tu, suis votre homme!

— En route, alors! fit le saint.

Ils marchèrent de conserve jusqu'à midi.

Çà! dit Pascal, la faim bat la chair de dans mon estomac. Ne ferons-nous méridien?

— A l'instant même, répondit le saint. Pendant que je vais acheter le du diner dans cette ferme, toi, si cours du ruisseau. A deux cents pas, le rocher de la rive, il y a une mare et un mouton qui m'appartient. Tu plis d'eau la marmite, tue le mouton tu partageras en morceaux et feras soigneusement.

De point en point Pascal exécuta prescription. La flamme remua bien le liquide; le cœur de l'animal monta remontait à la surface, en dépit du veron qui l'enfonçait sans cesse du d'une fourchette de coudrier. A la fin patienté de s'essimer et sentant s'aggraver ses dents, Pascal se régala du mieux viscére.

— Eh! gros entêté, te voilà en un d'où tu ne remonteras plus, dit-il s'achant les babines et les doigts just coude.

Le saint reparut avec deux belles ches chaudes.

— Mangeons et buvons, dit-il.

Il rompit le pain et dévotement le benedicite.

Le mouton, tiré pièce à pièce marmite.

— Je ne vois pas le cœur dit le Pierre.

— Moi non plus dit le vigneron diment.

— L'aurais-tu pris en à-compte, pasard, toi qui n'aimes pas la vérité?

— Sur mon âme non!

— Quelques loqueteux rôdant par s'en sera donné le régal pendant que ramassais du bois.

— Impossible! je n'ai pas quitté la mite d'une enjambée.

— Le mouton avait cependant un

— Eh! s'écria Viadase, est-ce que laisseraient si lâchement égorger sa défendre, s'ils en avaient? Non, no

bélar-là n'avait pas plus de cœur tous ses pareils, que je vous le dis, et je le dis en bonne conscience, que quiconque, l'ayant taillé avec le

beau que voici. A preuve!

Ils poursuivirent leur marche tout jour. Le saint répéta sept fois et sept fois:

— Singulier! bien singulier! un ton sans cœur!

— Est-il ennuyeux, le pèlerin! dit Viadase.

(à suivre.)

MOUVEMENT du port de Saint-Pierre

BATIMENTS DE COMMERCE

Mars.

ENTRÉES

24 (St-Malo). Francis, b.-g. fr. cap. L

avec alcool, vin, hameçons, merce quincaille, etc. pour M. L. Mazi

— (St-Servan). Minihic, b.-g. fr. cap. C avec sel, alcool et ustensiles de pêch pour M. L. Hubert.

— (St-Malo). Ernestine, b.-g. fr. cap. avec ustensiles de pêche, etc., etc. la Sécherie de Bouc.

— (Granville). Gentile, g. fr. cap. L avec cidre, mercerie et quincail pour H. Lecharpentier.

— (La Houle). Bojédien, s. l. cap. avec alcool, cidre, vin et ustensils pêche, pour M. Monier et Mollis

- 25 (St-Malo). Faucon, b. fr. cap. Fortin, avec sel, vin, alcool, etc., etc., pour MM. Monier et Mellis.
- (St-Malo.) Joseph-Amédée, b.-g. fr. cap. Pierre, avec sel et hameçons pour la Sécherie de Boue.
- (Fécamp.) St-Marc, b.-g. fr. cap. Bellard, avec sel, pour M. H. Lecharpentier.
- (St-Servan). Néerlande, b.-g. fr. cap. Bequet, avec sel, pour M. A. Demalvilain.
- (St-Malo). Bohemia b.-g. fr. cap. Coulbeaux, avec sel, vin, alcool et liqueurs, pour MM. Folquet et fils.
- (St-Servan). Niagara, b.-g. f. c. Beaulieu, avec alcool, mercerie, liqueurs etc., etc., pour MM. V. F. Cordon et fils.
- (Graville). Hippolyte-Marie, b.-g. f. c. Delechapt, avec sel pour M. H. Lecharpentier.
- 26 (St-Servan). Raillouse, b.-g. f. c. Macé, avec sel et alcool pour M. Anat. Lemoine.
- (La-Houle). St-Etienne; sloop f. c. Gaultier, avec cidre et ustensiles de pêche pour M. J. Chambert.
- (St-Malo). Agile, b.-g. f. c. Boscher, avec sel, alcool, vin et liqueurs etc., etc., pour M. L. Coste.
- (Liverpool). Zara, g. a. c. Marchison, avec hameçons, whisky et diverses marchandises pour M. Frecker Lacroix et Cie.
- (St-Malo). Texada, b.-g. f. c. Letestu, avec sel et diverses marchandises pour M. Folquet et fils.
- (St-Servan). Joseph, b.-g. f. c. Beaudouard, avec sel, alcool, cidre et vin pour M. Anat. Lemoine.
- 28 (St-Malo). Aimé, b.-g. f. c. Besré, avec sel pour M. Folquet et fils.
- 29 (La Houle). Sea-Bird, b.-g. f. c. Daut, avec alcool et vin pour M. Monier et Mellis.
- (St-Servan). Hélène, sloop fr. c. Chauvel, avec lest et cidre pour M. Gaultier.
- Allant aux Bains.**
- 29 (St-Marc). (Baie de Fortune et banc).

A M. l'Editeur de l'Indépendant, St-Pierre.
Cher Monsieur.

J'ai été informé par plusieurs personnes de cette ville que le bruit court que j'aurais été cause d'un accident survenu, par suite d'emploi de chloroforme, dans mon cabinet dentaire à l'Hôtel International.

Je nie formellement m'être de ma vie servi de chloroforme. Dans plusieurs cas j'ai administré une légère solution d'éther à mes clients lorsque cela était nécessaire, mais je n'ai jamais employé de chloroforme.

Je reconnais avoir extrait des dents à une dame endormie au moyen du chloroforme, mais la dose avait été administrée par un médecin de St-Pierre: J'ai après cette opération extrait les dents avec succès et depuis quatre ans que j'exerce je n'ai pas eu d'insuccès. Donc je ne me reconnais responsable que pour l'opération d'extraction des dents dont ma cliente est satisfaite.

Je vous adresse ces déclarations dans le but de démentir des bruits que différentes personnes font courir sur ma manière d'opérer.

C'est pourquoi je laisse la population de St-Pierre juger en cette matière.

Je suis, Monsieur l'Editeur,
Votre tout dévoué,
A. L. MARCH dental Surgeon.

CHoses ET AUTRES

X... est un raseur de première force, d'ailleurs absolument convaincu, qui inonde de sa copie politico-socialiste un grand journal du matin.

Un bon petit confrère, du même journal, s'il vous plaît, disait l'autre jour :

Ce diable de X... prend tellement de plaisir à écrire ses articles qu'il n'en laisse point à ceux qui les lisent.

Dans une petite commune des environs de Falaise on célébrait un mariage il y a quelques jours.

Monsieur le curé, dit le marié, j'espère que vous nous ferez le plaisir d'assister à notre dîner de nocce?

Impossible mon enfant.

Impossible?

Sans doute. A votre dîner on boira mais ce ne sera pas de l'eau rougie; on chantera, mais ce ne seront pas des cantiques! Je ne blâme pas tout cela, mais vous comprenez j'ai trop de modestie pour...

Cependant M. le curé...

Il n'y a pas de cependant mon enfant je ne puis pas.

Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ est bien allé aux noces de Cana.

Le curé, d'un air sévère: Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux.

Entre deux chasseurs sérieux:
— Et votre chien, rapporte-t-il?
— Oui... des puces.

De côté de Mayet, il y a une jeune femme dont la maladie résiste aux soins de tous médecins du canton.

Son voisin seul possède secret pour cette maladie, à laquelle, paraît-il, sont sujettes les jeunes femmes. Lorsque la malade est chez ce voisin, elle se porte à merveille; à peine est-elle rentrée au domicile conjugal, crac!... elle retombe dans les souffrances.

Tout le monde en rit dans le pays, — excepté le mari qui dit :

— C'est-y drôle tout d'même une femme comme ça... qui est bien chez not'voisin, et qui s'trouve toujours mal chez moi.

Affaire de tempéramment, cela.

— On se plaignait au chef du café X. de l'exiguïté des « bocks lionnais. »

— Ce sont là des bocks de petit Poucet!

— Monsieur voudrait peut-être des bocks de sept lieues...

Pour un limonadier, ce n'est vraiment pas mal.

Personnages : Madame, sa bonne.

MADAME. — Dans quelle position êtes-vous, malheureuse ?

SA BONNE. — Hélas ! madame le voit.

— C'est honteux.

— Tiens, pourquoi donc ? Est-ce que vous-même...

— Mais moi, petite drôlesse, c'est monsieur.

— Moi aussi, madame !

Pensée d'un chef-d'orchestre :

« La femme est comme la musique il faut la battre régulièrement. »

Litchien vient du marché et demande finement à Fritchen :

— Téfine zé qué ché borde tans ma bédide banier ? Za gommezanze bar un C.

— Tu Chicot, alors.

— Chamais te la fie.

— Tu Chipier.

— Bas tafantage.

— Te la Chirovée.

— Bas blis.

— Tis, alors, bisqui chi zuis bas tidout.

— Eh ! pète, z'est tes Grenouilles !

Ya, ya, chi banzais bas !

— Gargon, remportez ce bouillon, il est tout froid.

— Oh ! ça, par exemple, c'est bien une idée de monsieur, il est bouillant.

— Vous l'avez donc goûté ?

Oh ! non, mais j'y ai trempé mes doigts.

Les volontaires d'un an :

L'un d'eux ne manœuvre pas au gré du sergent Boitaclou.

— Ah ! ça, vous ! s'écrie le gradé, c'que vous auriez pour ainsi dire l'habitude de faire l'andouille ?

— Oui, sergent.

— Comment N... de D... !

— Dame sergent, je suis charcutier de mon état !

Quels sont les aliments les plus légers et quels sont les plus lourds ?

Cette question est résolue dans le tableau ci-dessous, indiquant le temps nécessaire à la digestion.

Riz et bouillon de riz.	1 h. 1/2
Œuf à la coque.	1 1/2
Bouillon ordin. ou aux herbes.	1 1/2
Poissons frais.	1 3/4
Pied de cochon.	1 3/4
Cervelle.	1 3/4
Poulet roti. — Veau roti.	2 »
Bœuf roti.	2 3/4
Mouton roti.	2 1/2
Mouton roti.	2 1/2
Bœuf bouilli.	3 »
Pommes de terre frites.	2 1/2
Œufs frais, omelette.	2 1/2
Boudin.	3 »
Carottes.	3 1/4
Œufs durs.	3 1/2
Fromage.	3 1/2
Beurre frais.	3 »
Canard roti.	4 »
Porc salé et fumé.	4 1/2
Choux.	4 1/2
La Moule (en supposant qu'elle n'ait pas bûillé)	5 1/2

Marchés de la semaine

JOURS DU MOIS.	JOURS DE LA SEMAINE.	PLEINES MERS.		BASSES MERS.	
		matin.	soir.	matin.	soir.
2	s	2 24	3 10	8 45	9 31
3	d.	3 56	4 39	10 17	11 00
4	l.	4 45	5 17	11 05	11 38
5	m.	5 50	6 19	» »	0 40
6	m.	6 46	7 40	1 07	1 31
7	j.	7 34	7 57	1 55	2 18
8	⑤	8 19	8 41	2 40	3 02

Le gérant responsable, A. Lelandais.

ANNONCES ET AV S.

ANNONCE LÉGALE

Les créanciers de M. Louis Constantin Fréchon domicilié à St-Pierre, île de St Pierre, en état de faillite, dont les titres de créance ont été vérifiés et affirmés sont invités à se rendre en personne, ou par fondé de pouvoirs, le mercredi six avril prochain à deux heures du soir dans la salle du Conseil du Tribunal de Commerce des îles St-Pierre et Miquelon à l'effet de délibérer sur la formation du concordat, et en cas d'union, pour y être procédé conformément aux dispositions des articles 529 et 530 du Code de commerce.

Saint-Pierre, le 30 mars 1887.

Le Greffier
F. ANTHOÏNE.

ANNUAIRE COLONIAL

autorisé
PAR DÉCISION DU SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT
Aux Colonies
Du 3 Janvier 1887.

DIRECTION DE L'ADMINISTRATION

38 St-Georges 38
PARIS

J.-F. HAMEL, Agent,

à
ST-PIERRE (T-N)

Cet ouvrage contient les noms de tous les officiers, fonctionnaires ou agents servant à un titre quelconque dans nos diverses possessions d'outre-Mer.

Il intéresse par conséquent tout le personnel des administrations coloniales, de même que les administrations locales, chambres de commerce, principaux industriels etc. etc. etc.

COMITÉS

DES COMPAGNIES
D'ASSURANCES MARITIMES
de FRANCE

Agence de ST-PIERRE
rue HAUTEFEUILLE

Le soussigné J. F. HAMEL, agent des assurances maritimes de Paris, Marseille, Bordeaux, Havre, Fécamp, Nantes, St-Malo, Cette et Bugaprest (HONGRIE) a l'honneur de porter à la connaissance de MM. les armateurs, capitaines et négociants, qu'en vertu des pouvoirs dont il est investi, devant intervenir dans toutes les occasions où les intérêts de MM. les assureurs le réclament, il prie les assurés où à défaut les capitaines de navires, chaque fois qu'ils reconnaîtront des avaries, soit sur corps, soit sur cargaison, de vouloir bien se concerter avec lui, il leur offrira ses conseils et son assistance dans l'intérêt des absents.

Il prévient en outre les intéressés que son visa et la vérification des comptes par lui, sont indispensables afin d'éviter toutes difficultés lors des règlements d'avaries avec les assureurs.

En ce qui regarde la ritourne pouvant être réclamée sur la prime d'assurance, MM. les intéressés sont informés qu'aucun règlement ne sera fait sans la présentation d'un certificat de l'Agent des Assureurs, constatant la date du désarmement des navires.

Le tableau des Compagnies composant chaque comité se trouve déposé au bureau de l'agence, ou tout intéressé peut en prendre connaissance.

J.-F. HAMEL. 3—1

A VENDRE

chez POURPOINT et fils

Route de Gueydon.

Sel. — Avirons de doris. — Ancres de doris. — Lignes de pêche en chanvre et en coton. — Funin blanc. — Funin goudronné. — Chaines. — Poulies. — Blocs en chêne et en pin. — Mâts de goëlettes. — Cuivre et zinc à doublage. — Clous. — etc. etc.

5—1

EN VENTE A COMMISSION

Chez JH. CLEYENT, fils,
Choux salés de France, en barils un grelin en 1^{er} brin 3/4 de ponce; Tareau et congréage; Un mât de goëlette en pin.

A VENDRE

Une MAISON, située rue Hautefeuille
S'adresser à M^{me} veuve Hippolyte CORDON. 5—1

AVIS.

LE BRICK

PIERRE ANTOINE

prendra charge à GRANVILLE pour SAINT-PIERRE ET MIQUELON

jusqu'au 10 avril prochain.

S'adresser à la maison Hte Lecharpentier.

En cours de publication dans

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Recueil littéraire qui paraît tous les dimanches

LES NUITS DU PÈRE LA CHAISE

Par LÉON GOZLAN

Magnifique Illustrations de PAUL DESTÉZ

LES PERLES NOIRLS

Par Louis ÉNAULT

LE TRÉSOR DES BACQUANCOURT

Par Fra çois OSWARD, etc. Musique.

10 cent. le Numéro de 16 pages chez tous les Libraires

ABONNEMENTS :

Départements, 1 an, 8 fr. — 6 mois, 4 fr.

Pour tous les pays faisant partie de l'Union postale

1 an, 8 fr. 50. — 6 mois 4 fr. 25

La Collection du Journal, qui se compose actuellement de 8 vol., forme une véritable Bibliothèque, renfermant les Œuvres des meilleurs Écrivains contemporains.

La facilité que nous offrons à nos Abonnés et à nos Lecteurs de prendre cette Collection en plusieurs fois, leur permet d'acquies sans débourse apparent, les romans les plus importants de nos principaux Auteurs.

NOTA : Toute commande doit être accompagnée de son montant en mandat poste à l'ordre de M. l'Administrateur.

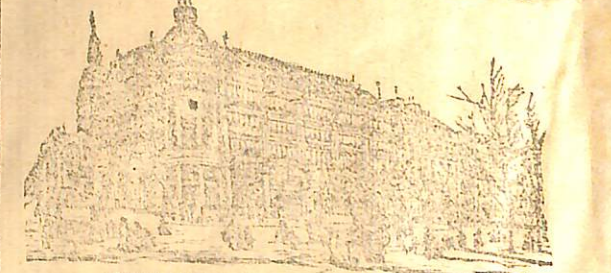
PRIMES GRATUITES OFFERTES A TOUS LES ABONNÉS

Envoi franco sur demande affranchie d'un numéro spécimen et du Catalogue indiquant les diverses primes offertes aux Abonnés et aux Lecteurs.

BUREAUX : RUE AMELOT, 64 — PARIS

La Société des Sécheries de morues du Port de Boue informe Messieurs les négociants de la Colonie qu'elle ne répond pas des fournitures faites à ses équipages ni à ses navires sans un Bon de la Compagnie.

PARIS



GRANDS MAGASINS DU

Printemps

DEMANDER

le Catalogue Spécial de Blanc

qui vient de paraître; cet ALBUM SPECIAL contient la nomenclature des Articles de Toile, Blanc de Coton, Linge de Corps et de Maison, Trousseaux, Layettes, Lingerie, Dentelles, Bonneterie, Rideaux, etc., et renferme aussi de nombreux Echantillons d'Affaires exceptionnelles. Envoi gratis et franco contre demande adressée à

MM. JULES JALUZOT & C^{ie}

PARIS

Le Catalogue Général pour la SAISON D'ÉTÉ, sous presse actuellement, sera envoyé par un prochain courrier.

Toutes les personnes déjà en relations avec le PRINTemps recevront, sans en faire la demande, les publications annoncées ci-dessus.

Envoi franco des Echantillons de tous les Tissus

Imprimerie Lelandais.